



La Nuit a dévoré le monde

De Dominique Rocher
Avec Anders Danielsen Lie, Golshifteh Farahani, Denis Lavant
France – 2018 – 1h34
L'Autre Séance

Jeudi 4 avril 2019 18h30
(séance unique)

Entretien avec Dominique Rocher (issu du dossier de presse)

Quelle est l'origine de LA NUIT A DÉVORÉ LE MONDE?

C'est le roman de Pit Agarmen, pseudonyme et anagramme de l'écrivain Martin Page, sous lequel il s'autorise une veine plus « pulp ». J'ai tout de suite été séduit par ce texte, son ton atypique et la façon dont il pose la question de l'isolement et du rapport aux autres. Et surtout par la personnalité de Sam, un personnage qui aime la solitude, à la limite de l'agoraphobie. C'est cette misanthropie qui s'incarne à travers le genre. Lorsqu'il émerge dans un monde transformé pendant la nuit, au milieu d'un océan de zombies, cette transformation ne le surprend pas. Je dirais même qu'il est armé pour survivre, psychologiquement. En une nuit, il se retrouve seul, dans cet immeuble haussmannien telle une île déserte, sans espoir d'être retrouvé. Sam s'apparente à un Robinson Crusoé et doit tout organiser pour sa survie. J'aimais l'idée de quelqu'un qui trouve une sorte d'équilibre dans cette solitude et dans cet univers.

Comment avez-vous écrit l'adaptation ?

Lorsque j'ai voulu adapter son roman, Martin Page a souhaité me rencontrer. Il m'a juste dit : « Sens-toi libre » ! Il ne voulait pas d'une adaptation littérale. Nous avons écrit le scénario à trois, avec Guillaume Lemans et Jérémie Guez. Une des grandes qualités de Guillaume Lemans est sa maîtrise dans l'invention d'une tension dramatique. Et nous n'avons eu cesse de préserver cette tension jusqu'aux dernières étapes de la post-production. On s'est très sérieusement posé la question d'en faire un film muet, en tout cas sans dialogues. Le silence, le rapport au son étaient des éléments qui m'intéressaient beaucoup et c'était un sujet permanent de nos discussions, le son est au cœur de tout. Dans le roman, le héros est écrivain ; dans le film Sam est musicien. Une deuxième étape très importante du développement fut marquée par 5 une résidence d'écriture au TorinoFilmLab, où je suis allé avec ma productrice Carole Scotta. Des réalisateurs venus du monde entier échangent sur leur projet, tous en développement, et ces discussions collectives participent d'une démarche artistique qui s'est avérée très fructueuse. Mais j'avoue que c'est la rencontre avec Anders qui a été déterminante dans l'écriture. L'idée était de faire du « sur-mesure ». J'ai par exemple volontairement intégré des éléments de sa vie personnelle dans le script, pour qu'il se sente plus proche du personnage de Sam. Anders a fait le conservatoire en percussions, d'où la batterie, et certaines des cassettes que l'on entend sont des enregistrements de lui enfant.

Comment décririez-vous cette dimension plus intime et personnelle du film ?

Dans une large mesure, c'est un film mental. On est dans la vision du personnage principal : au fond de lui, il tient les gens pour des monstres. Ce qui se produit est donc cohérent avec sa vision du monde. Je voulais me placer à ce croisement entre un sentiment très intime, auquel beaucoup d'entre nous peuvent s'identifier, et sa représentation surnaturelle par le cinéma de genre. Ce sentiment de solitude est très répandu, comme une maladie moderne que beaucoup de gens partagent, et j'ai le sentiment que Anders est proche de ce ressenti. Les gens s'isolent de plus en plus et en même temps s'en veulent de le faire, se sentent coupables de rejeter l'autre. C'est comme s'il fallait sans cesse lutter contre soi-même, contre cette personne qui déteste les autres.

C'est un premier long métrage, un film de genre en plein Paris...

Réaliser un film, particulièrement un premier film, c'est aussi un premier pas, une tentative de s'ouvrir aux autres. Le mouvement du film dessine cette trajectoire, où un homme renfermé sur lui-même est conduit à s'ouvrir à l'autre. On peut y voir toutes sortes de métaphores. De nombreux

éléments dans le film relient Sam à son enfance et à sa difficulté à se construire en 6 tant qu'adulte. J'aime le minimalisme, l'austérité dans la mise en scène, les personnages uniques, les situations épurées, les scènes qui vont à l'essentiel. L'histoire se déroule dans Paris, dans un immeuble haussmannien. J'ai toujours été fasciné par les grandes villes et en particulier par le paradoxe qui fait coexister la densité urbaine et l'incroyable solitude des gens qui vivent dans les mégapoles. Chaque individu évolue dans sa propre bulle, dans son univers, dans son île déserte, au milieu de la masse grouillante des « autres ». La vie de Sam change-t-elle réellement lorsque les gens autour de lui sont transformés en monstres ? La logique propre au cinéma de genre et aux films de zombies impose comme principe de transformer d'autres êtres humains en monstres... Et pour moi, l'idée de l'isolement sur laquelle je voulais travailler s'incarnait parfaitement dans cette convention. Ce qui m'intéressait alors, c'était de centrer le film sur Sam plutôt que sur ces monstres.

Pour une large part, le film repose sur votre travail et votre confrontation avec l'acteur et personnage principal : Anders Danielsen Lie.

Dès l'origine, je souhaitais faire un film axé sur un seul personnage, peut-être même un film où un personnage serait seul. Je voulais filmer la trajectoire d'un homme, son évolution, en le suivant à chaque plan. Le travail avec Anders a été essentiel et la relation acteur-cinéaste, déterminante. Notre confrontation, notre tête-à-tête, ont fini par produire quelque chose auquel je tiens beaucoup. Et c'est également un véritable challenge pour un acteur, de la transformation physique totale aux contrastes émotionnels forts qu'il traverse. L'histoire se déroule sur une année, on perçoit la temporalité et l'impact des événements sur la métamorphose de son corps et sa personnalité. En outre, nous avons tourné deux versions du film, l'une en anglais, l'autre en français. Cette double version impliquait de tourner chaque plan deux fois, deux films chacun avec ses spécificités, et finalement les deux versions 7 sont assez différentes, car la langue a permis aux acteurs de créer des personnages subtilement différents.

Le genre « zombies » n'appartient pas qu'au cinéma. C'est aussi une référence importante de la culture des jeux vidéo, à laquelle le film semble parfois faire écho.

Le jeu vidéo est en moi et fait partie de ma culture, mais ce n'est pas du tout le cas pour les deux autres scénaristes, et si le film vous a fait penser à certains jeux, c'est largement inconscient de ma part. Je ne souhaitais pas réaliser un film d'horreur qui cherche à faire peur. Les scènes où l'on voit des cohortes de zombies en extérieur respectent les codes du genre sans vouloir impressionner. Si j'avais voulu cela, j'aurais filmé de nuit, en close-up, avec la caméra au sol, par exemple, pour produire beaucoup d'effets avec peu de moyens. J'ai choisi le contraire : des plans larges, de jour, qui sont en fait totalement anti-dramatiques, qui désamorcent la tension.

C'est aussi une forme de parti-pris « réaliste » dans un registre réputé surnaturel...

Le réalisme tient au fait que, du point de vue du spectateur, les zombies sont considérés comme réels. Ils vont à l'encontre d'un cauchemar gore, ils sont plutôt le signe de ce que ressent le personnage principal. Ils orientent le spectateur vers un sentiment intime, un peu comme dans la série Les Revenants de Fabrice Gobert dont le ton est incroyable de justesse. La tension est dans les esprits, pas dans la violence ou les effets des images. La quasi-absence d'effets spéciaux donne un réalisme et une forme d'intemporalité. La Nuit a dévoré le monde suit un personnage, son évolution dans un milieu hostile, sa manière de recréer un quotidien, une normalité, comme si on pouvait toujours s'adapter à tout, même au plus effroyable. Une guerre psychologique démarre, un compte à rebours, avec à la clef la question suivante : peut-on vivre seul au monde indéfiniment ?

Propos recueillis par Olivier Séguret.

Prochaines séances : Kabullywood

Jeudi 4 avril 21h00

Dimanche 7 avril 11h00

Lundi 9 avril 19h00 (en présence de l'acteur Omid Rawendah)